

Yi Yi
La vie, tout simplement
***A One and a Two*, Taiwan / Japon 2000, 173 minutes**

Claire Valade

Number 214, July–August 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59183ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Valade, C. (2001). Review of [Yi Yi : la vie, tout simplement / *A One and a Two*, Taiwan / Japon 2000, 173 minutes]. *Séquences*, (214), 42–42.

YI YI

La vie, tout simplement

Aux antipodes des familles habituellement mises en scène dans les drames familiaux américains, avec leurs lourds secrets, leur excentricité trop fréquente et leurs névroses flamboyantes, la famille qui nous est présentée dans *Yi Yi*, le dernier long métrage du grand cinéaste taïwanais Edward Yang, est particulièrement ordinaire. Les Jian : un père et une mère qui travaillent tous deux dans une tour à bureaux, comme il y en a des centaines dans une mégapole comme Taipei, une adolescente lycéenne qui



Un espace intime et quotidien

s'éveille à peine à la vie, un petit garçon qui aurait bien envie de mieux comprendre ce monde étrange qui l'entoure, un beau-frère naïf qui croit trop au pouvoir de la chance et puis une grand-mère adorée dont le coma va bien involontairement plonger peu à peu toute la famille dans un climat de profonde réflexion et d'examen de conscience. Rien de bien excitant. Ce sont des gens comme vous et moi, ni plus ni moins extraordinaires que chacun d'entre nous. Et c'est ce qui fait la qualité et la force de ce film : à travers la vie de ces gens en apparence si banals, à travers le récit de leurs petites angoisses, de leurs regrets, de leurs peurs, de leurs découvertes, il nous semble que ce sont nos propres vies qui se révèlent à nous dans ce qu'elles ont de plus simple, de plus unique, de plus étonnant.

C'est avec une immense pudeur que Yang nous présente cette famille. Et *présenter* est bien le mot juste. Jamais la caméra ne se fera inquisitrice ou indiscreète, se posant tout simplement sur diverses scènes de la vie quotidienne des Jian avec délicatesse, en observatrice mais jamais en voyeuse. Ainsi, peu importe la portée de ce qui nous est montré — que ce soit la détresse et l'impuis-

sance de Min-Min, la mère, face à l'état de sa mère, ou la colère de Sherry, le premier amour du père, NJ, qui l'avait quitté sans explications 30 ans plus tôt —, la caméra prend soin de demeurer tout juste à la frontière de l'espace intime des personnages, en plans moyens ou généraux, toujours fixes et statiques, montrant des portions de pièces, de lieux, les personnages disparaissant derrière des portes, sortant du cadre, poursuivant leur vie au-delà du champ de vision du spectateur sans que celui-ci en soit le moindre affecté. Le film regorge aussi de nombreuses images réfléchies (dans des miroirs, des pare-brises, d'immenses fenêtres), les personnages apparaissant à demi masqués par les lumières de la ville en surimpression, devenant par là même, semblait-il, parties intégrantes de leur univers, de leur milieu. Seuls parmi tant d'autres éparpillés ailleurs, partout à travers la ville qui vibre jour et nuit. Trouvant écho dans leur histoire, une autre histoire, plus vaste celle-là mais pourtant tout aussi familière, la nôtre, peut-être, transparait alors discrètement.

Ce sens du mystère, de la retenue, rend ces personnages et leur vie (notre vie ?) on ne peut plus fascinants. Adoptant tour à tour les points de vue des divers membres de la famille et de leur entourage, la caméra brosse par petites touches le portrait de chacun de ces êtres qui nous apparaissent alors de plus en plus fragiles, laissant entrevoir pendant quelques instants à peine de furtifs gestes de tendresse en de rares gros plans où Yang concentre soudain son regard sur des mains qui s'effleurent ou sur celles de la grand-mère, inertes mais pourtant si vivantes.

À travers le quotidien des Jian, c'est le cycle complet de la vie qui est présenté, le film débutant avec un mariage et se terminant par un enterrement. Entre les deux, c'est la vie dans toute sa splendeur et toutes ses petites misères qui nous apparaît, du questionnement de l'enfance aux premiers émois amoureux, en passant par les doutes et les déceptions de l'âge moyen. Au fil des événements, une réflexion sur les grandes questions de la vie se dessine doucement. Peut-on vivre dans le regret ? Les coups d'éclat sont-ils plus importants que les petits gestes de nos routines quotidiennes ? Doit-on tenter d'écouter notre conscience en tout temps ? Yang trouve plusieurs moyens de représenter visuellement, ou narrativement, chacune de ces questions, mais aucun n'est plus explicite ni plus évocateur que le personnage d'Ota, cet informaticien japonais si réservé, balotté au gré de décisions corporatives vaseuses. Au cours d'un souper, il montre un tour de magie à NJ, qui a appris à le respecter et à l'apprécier, et lui révèle que son truc ne cache en fait aucune magie, tout juste un bon sens de l'observation. La vie est comme ça : elle devient magique, pour qui sait porter attention à ses moindres détails.

Claire Valade

■ A One and a Two

Taiwan/Japon 2000, 173 minutes — Réal. : Edward Yang — Scén. : Edward Yang — Photo : Yang Wei-han, Li Longyu — Mont. : Chen Bowen — Mus. : Peng Kaili — Son : Du Duzhi — Déc. : Peng — Cost. : Fan Jingyun — Int. : Wu Nianzhen (NJ), Elaine Jin (Min-Min), Issey Ogata (M. Ota), Kelly Lee (Ting-Ting), Jonathan Chang (Yang-Yang), Chen Xisheng (A-Di), Ke Suyun (Sherry Chang-Breitner), Tang Ruyun (la grand-mère) — Prod. : Shinya Kawai, Naoko Tsukeda — Dist. : Film Tonic.